

Mon patron avait obtenu la création de son poste d'adjoint. Le reste n'était que formalité. Le concours d'agrégation était une parodie, pourtant émotionnellement éprouvante. Il y avait autant de postes que de candidats. La mise sur la liste d'aptitude résultait de l'examen du curriculum vitae suivi d'un exposé en cinq minutes de ses travaux scientifiques, par un jury imposant en nombre, mais en civil. De ce côté là j'étais tranquille. J'avais fait tout ce qu'il était possible de faire en trois années de clinicat. Je pris beaucoup de plaisir à écrire mon exposé de titres et travaux et en soignai la forme grâce à ma sœur Catherine qui savait taper sur une machine IBM à boule. Tout cela était cohérent. J'avais réglé son compte à mon adolescence en la synthétisant d'une phrase « Nous avons pris nos fonctions d'externe des hôpitaux de Paris en 1962, à la fin de nos études de médecine effectuées à la Faculté de Médecine de Rennes... » Je fus délégué dans les fonctions d'agrégé en octobre 1974. Le coureur de marathon s'effondra après le passage de la ligne, un an plus tard. « Tu es arrivé, mais en quel état », comme l'illustre une caricature célèbre rappelée par Roger Lévy. « Les années sabbatiques sont faites pour des gens comme vous », me conseilla Jean Hamburger qui avait accepté de me faire l'insigne honneur de corriger de sa main l'excellent article soumis à « Radiologie », tout en soulignant réprobateur que j'avais fait un travail de néphrologie. Ivan Labry, l'ancien des Brigades Internationales, tout en conduisant en maugréant une malheureuse Simca 1500 à boîte automatique de fonction de Directeur de la firme, fut le plus énigmatique « *Je vous félicite... Je ne sais pas comment vous avez fait... Les concours de médecine sont les plus dégueulasses que je connaisse !* » À marcher hors de mes pompes, je me rendais compte que j'étais devenu un « siphonné du boulot », selon Henri Salvador et que, l'excitante préparation du concours étant passée, je n'avais aucunement préparé la vertigineuse descente. Il y avait maintenant deux chefs de clinique, le Tourangeau Philippe Rouleau et mon premier élève Jean Affre, plus trois internes, tous chevronnés. Je devais leur laisser une place, donc moins travailler en première ligne, tout en restant présent. Durant l'année universitaire qui s'ensuivit, entrer dans un amphithéâtre me donnait la nausée, écrire une page d'article m'était plus pénible que l'ascension de l'Izoard par le Bobet de 1959. Je restai des mois aboulique et fort culpabilisé. Qu'aurais-je dû faire ? Probablement prendre trois mois sabbatiques au Club Méditerranée ou parcourir de long en large les grands espaces américains. L'idéal aurait été une bonne période militaire, la colonie de vacances des adultes nostalgiques.

En fait, il suffisait d'attendre que le corps et l'esprit fassent leur conversion. Faute d'expérience, je croyais qu'elle ne se ferait jamais. Tout se remit sur rail à la rentrée suivante. Deux événements survinrent qui me serrèrent dans les bottes de professeur. Guy Pallardy me demanda d'assurer une session de cours à la Faculté de médecine de Rabat. Je mis ma femme et mon fils dans ma voiture et nous partîmes pour un voyage de deux mois à travers la France méridionale et l'Espagne. À Rabat, je me rendis compte que Pallardy avait fait un travail extraordinaire pour créer un enseignement de la radiologie qui était apprécié des étudiants. Il était très populaire et très estimé de tous., Mais il y avait encore plus étonnant – le service de radiologie de l'hôpital Avicenne était une pépinière de jeunes talents et pouvait rivaliser en valeur avec les meilleurs services français. Le père de la radiologie r'obati est un Français peu ordinaire. Jacques Gillet quitta la France juste avant l'indépendance et devint immédiatement un personnage indispensable à la vie de l'hôpital Avicenne. Il habitait une petite maison de fonction dans l'enceinte. Non seulement il pratiquait une excellente radiologie, mais il s'intéressait à toutes les urgences médico-chirurgicales. Disponible à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, petit rond, jovial il pétillait d'intelligence bienveillante et à peine narquoise. On n'a pas intérêt à être dupe quand on monte jusqu'au service du Roi. Les honneurs ne le passionnaient pas. Il préférait être le héros des jeunes internes, tous heureux de

trouver un mentor émancipateur. Lorsque l'heure en fut venu, il sut faire venir à la radiologie les hommes et les femmes qu'il fallait pour que naisse l'école de radiologie de Rabat. Cette école existe maintenant à toute sa plénitude. En 1976, il y avait des internes et des chefs de clinique. La plus ancienne, Farida Imani, une jeune femme que j'avais aperçue chez Ledoux-Lebard à Cochon quand elle préparait le CES de radiologie, se préparait à l'agrégation dans le plus grand sérieux. On aurait pu imaginer qu'un concours bidon dans cette jeune Faculté dont les élites provenaient des grandes familles. Il n'en fut rien. J'aidai à écrire des articles scientifiques d'excellente qualité. La pathologie ne manquait pas au Maroc. La pédagogie avait été bien développée. Je n'avais rien à lui apprendre sur la façon d'enseigner. Ce fut un plaisir que d'être membre d'un jury d'un vrai concours d'agrégation. La Faculté de rabat s'étaient dotée des structures de l'Université française traditionnelle. Elle ne s'était pas précipitée dans les réformes. Comme nos vieux maîtres, elle passa trois épreuves. L'épreuve de malade consistait dans un examen clinique complet et de l'interprétation des examens cliniques et biologiques. Elle devait aboutir à un diagnostic exact après une longue discussion bien charpentée. Elle ne savait, bien entendu, rien du malade avant de pénétrer dans sa chambre. Le jury était mixte et les médecins tous Marocains, contrairement aux deux radiologues qui n'étaient pas les moins critiques. Elle s'en tira élégamment et tout à son avantage. De même pour les deux épreuves pédagogiques, elle devait faire une grande leçon et une petite leçon. Pour la grande, elle devait s'enfermer toute une journée dans la bibliothèque de la Faculté pour y compulsier toute la bibliographie disponible. La petite demandait moins de préparation. À la fin du concours, elle n'eut pas à avoir honte dont elle avait été nommée professeur. Si sa prestation avait été médiocre, elle aurait probablement été nommée, mais elle aurait perdu la face. Pour ma part j'aurais cent mille fois préparer un concours de ce genre que de faire en cinq minutes un fade résumé du passé et de ce que je voyais dans l'avenir, comme la nouvelle formule française se satisfaisait. J'ai déjà dit que la radiologie française de 1968 était exemplaire, car elle imposait à ses jeunes agrégatifs une participation à son enseignement. L'obligation était purement morale car ces textes n'imposaient nullement ses efforts. La personnalité de Jacques Lefebvre était suffisamment forte pour nous l'imposer. L'homme était grand par la taille – il mesurait près de deux mètres de haut – et par l'intelligence. Ses élèves poursuivirent dans ce sens après sa mort soudaine un dimanche matin de en novembre 1974 où il se promenait dans la forêt de Fontainebleau. Sa disparition fut un coup très dur pour la faculté de Necker-enfants malades. Nombre de disciplines médicales privilégiaient la recherche scientifique. La qualité pédagogique de la médecine française en subit une éclipse. Le maintien d'une grande leçon l'aurait peut-être évité du moins ne partie. La suppression de l'oral de l'internat n'obligeait plus personne à apprendre à parler.

J'arrivais à Rabat à une époque troublée. Le Maroc vivait la Marche Verte vers le Sahara espagnol, ce qui avait soudé la population autour du roi Hassan II ébranlé peu de temps auparavant par la tuerie de Skhirat qui avait été fatale à un éminent chirurgien français. On déconseillait aux rares touristes étrangers de se rendre au-delà de Marrakech. Je ne résisterai pas une escapade au-delà de Zagora pour montrer à mon fils ce qu'était un désert de sable, à partir d'un Grand Hôtel du Sud, lui totalement déserté. Nous ne vîmes pas un soldat, mais nous nous régalâmes à la vision des amandiers en fleur en plein hiver et des vieux manuscrits datant du royaume de Tombouctou. L'agitation était à la Faculté de Médecine. Les étudiants se mirent en grève le jour de mon premier cours pour une obscure histoire de bourse. Une délégation d'étudiants vint me trouver pour me demander de ne pas l'assurer. Je refusai pour le prétexte pour moi inébranlable que je n'étais pas Marocain et que le programme était financé par le gouvernement français Je n'avais pas à m'immiscer dans une histoire purement nationale bien que je ne contestasse pas le bien fondé leurs revendications. Le ton monta. Je

montai dans le grand amphithéâtre Farraj. Le béton était à nu et l'acoustique psychédélique. Avec ses centaines d'étudiants surexcités. Je me sentis un peu seul face à la meute. Je proclamai fermement que je leur donnais un quart d'heure montre en main pour qu'ils prennent une décision : rester calme et assis pour écouter le cours ou évacuer sur le champ l'amphithéâtre. Quoi qu'il en serait, je donnerais mon cours même devant des chaises vides. Les étudiants se mirent à délibérer en arabe, langue qu'on le sait ne comporte pas que des syllabes douces. Je ne comprenais rien sinon que le parti de la grève était nettement minoritaire. À la fin de la quinzième minute, je commençai à gueuler mes phrases dans un micro réglé au maximum. Les étudiants continuèrent de vociférer puis se calmèrent petit à petit voyant que ma détermination n'avait pas été entamée d'un pouce et se décidèrent à sortir en silence, à l'exception des élèves de l'école de santé militaire en uniforme qui n'avaient pas le droit de grève. À la sortie, la chicaya reprit de plus belle. Je demandai à rencontrer le doyen afin de recueillir son avis et l'assurer que je n'avais nullement l'intention de mettre le feu dans sa Faculté pas plus que me laisser dicter une loi par un amphithéâtre. S'il le fallait, j'étais prêt à rentrer en France sur l'heure. Il me donna raison, mais n'avait pas le pouvoir de régler le problème de ses étudiants dont il comprenait les revendications. La raison finit par reprendre des forces. Les étudiants acceptaient que je continue leur enseignement parce qu'ils comprenaient qu'un Français respectait leur indépendance par une telle attitude. Ils me demandèrent de refaire le cours qu'ils avaient manqué. Je le leur accordais, mais ce serait fait le dernier jour de la session. J'avais acquis leur respect, il me restait à gagner leur affection, ce fut fait en introduisant quelques traits sur lesquels pouvaient tisser des caricatures. Je ponctuais souvent mes phrases par un « eh !oui ! » quand j'avais l'impression que ce que je leur disais avait quelque chose d'inattendu voire choquant. Ils ne mirent pas longtemps à reprendre ces eh oui en chœur et je m'arrangeai pour les solliciter. Il n'est pas interdit d'être un peu putain. Ces étudiants étaient le témoin de la vitalité de la jeunesse maghrébine. Ils n'avaient rien du crouillat devenu bougnoule paresseux, selon les noms d'oiseaux en usage dans mon jeune temps. Ils travaillaient bien probablement plus que leurs collègues français de l'époque. Ils voulaient de l'enseignement de qualité. Ils voulaient que leur pays soit grand et qu'on les considérât. Cette jeunesse-là existe dans tous les pays du monde même dans les pays les plus déshérités.

Ma sensibilité de gauche s'émoissait. De Gaulle était mort, Pompidou aussi. Giscard d'Estaing avait sa séduction, mais Chirac ne m'inspirait pas et je n'avais pas aimé l'expulsion du turlupin JJSS de son gouvernement. Le démon de l'engagement politique me reprenait. J'allai voir Micheline Bridel bien introduite localement pour lui demander si elle accepterait de me présenter au jeune député de Vitré, la sous-préfecture de mon village natal, le fils Méhaignerie venait de succéder à son père dont son mari avait été le suppléant. Ma femme eut une telle réaction de répulsion à cette idée que je renonçai à une visite exploratoire. Ce ne fut pas difficile, je n'étais vraiment pas convaincu que l'idée était bonne.

Antoine Béclère avait édifié un e grosse fortune et fait deux enfants sans descendance. Seule la fille Antoinette était encore en vie. Elle avait investi tout son argent dans un centre dont elle avait donné le nom de son père dont elle vénérât le souvenir religieusement. Le Centre Antoine Béclère avait deux vocations, reconnues par la Société internationale de Radiologie : centraliser la presse radiologique internationale dans un fichier exhaustif et éditer un bulletin de liaison diffusé sur les cinq continents. Mon patron en était devenu le secrétaire général et me demanda de travailler au fichier. J'ai fait beaucoup de recherche bibliographique dans la vie scientifique. Je peux affirmer qu'il n'y a pas au monde une telle richesse en références produites entre 1950 et 1975. La personnalité d'Antoinette Béclère était de bois massif. Elle avait connu toute l'histoire de la radiologie. Elle n'avait qu'une estime limitée pour ce qu'elle